

RICHARD BERGERON \*

## Les nouvelles religions: un défi socio-ecclésial

Par «nouvelles religions», les spécialistes désignent un amalgame fort hétéroclite de groupes spirituels, religieux ou para-religieux qui, au cours des deux dernières décennies, se sont développés au Québec en marge de l'Église catholique et des grandes Églises protestantes. Ces nouvelles religions sont devenues une source de préoccupation et d'inquiétude pour beaucoup de chrétiens qui cherchent à saisir la signification socio-religieuse de ce nouveau pluralisme et à dégager les défis et les interpellations qu'elles lancent au christianisme traditionnel.

### I - POURQUOI TANT DE NOUVELLES RELIGIONS?

Il est certes difficile de saisir les causes d'un phénomène historique, tout phénomène étant la résultante d'une multitude de facteurs qui interviennent, chacun à sa manière, dans sa production. Les nouvelles religions constituent un phénomène complexe et il serait puéril d'en chercher la cause dans la naïveté des gens ou dans l'habileté des leaders spirituels. Sociologues, psychologues, religiologues et théologiens se sont tour à tour penchés sur le phénomène pour en chercher une explication.

Nous allons, quant à nous, répondre à la question des causes en partant des besoins auxquels les nouvelles religions viennent répondre. Une longue pratique dans le domaine nous a montré que les nouvelles religions viennent répondre à un triple besoin: besoin de sens, besoin de sécurité, besoin d'identité.

---

\* Faculté de théologie, Université de Montréal. Président du Conseil d'administration du CINR.

### *Le besoin de sens*

Les convertis aux nouvelles religions ont tous l'impression d'avoir enfin trouvé la réponse à la question du sens de la vie, de l'histoire et de l'univers et ils prétendent avoir toutes les réponses à toutes les questions. C'est là un trait qui caractérise tous les adeptes des nouvelles religions, du moins dans les premières années de leur nouvelle appartenance. Les adeptes ont l'impression d'avoir trouvé un sens, une cohérence; ils sont entrés dans une vision du monde globale et totalisante où tout prend signification. Ils *savent* maintenant pourquoi ils vivent, ce que signifient les événements de l'histoire, qui est Dieu, et qui est l'homme. Le nouvel adepte est une personne *située*: il sait qui il est, ce qu'il fait et où il va. Son besoin de sens est comblé: il se sent heureux.

Le besoin de sens ressenti par tant de gens est une des plus importantes conséquences de la sécularisation. Qu'est-ce que cela veut dire? Dans la société québécoise traditionnelle, la religion et l'état marchaient main dans la main; l'Église rendait de fiers services à l'État qui la récompensait généreusement en la comblant de privilèges. Dans ce contexte traditionnel, la fonction sociale de la religion était de légitimer l'ordre social, de proposer un cadre interprétatif apportant une raison d'être aux institutions et une explication aux questions ultimes, et fournissant une hiérarchie des valeurs destinées à diriger la vie privée et publique.

Le processus de sécularisation inscrit une distance entre l'Église et l'État en libérant la société du contrôle des institutions ecclésiastiques et de l'hégémonie des symboles religieux. La religion traditionnelle perd alors sa fonction de légitimation sociale et sa crédibilité comme porteuse de sens. Par ailleurs, l'État est inapte à fournir un sens et à imposer des valeurs. Entre une Église disqualifiée comme instance autorisée de signification et un État impuissant à structurer le sens, le besoin de sens des individus est en panne; il est exacerbé par la conjoncture chaotique de la société actuelle et par le pluralisme idéologique étourdissant. Quand ça va mal, on a plus besoin de sens que de bonheur, mieux, le bonheur c'est de trouver un sens. Les nouvelles religions viennent gaver tous ces affamés de sens qui ne reconnaissent plus l'Église comme instance crédible et qui se buttent au vide métaphysique et à la profanité de la cité séculière.

### *Le besoin de sécurité*

Les spécialistes cherchent une autre explication du surgissement des nouvelles religions dans la crise de la modernité. La mise en question des quatre grands dogmes de la société moderne - capitalisme

libéral, positivisme scientifique, matérialisme existentiel, individualisme bourgeois - créent un climat d'inquiétude et d'angoisse. Les assises sur lesquelles repose notre existence sociale et individuelle se sont révélées d'une étonnante fragilité. Les promesses que la modernité portait se sont avérées en partie trompeuses. Le présent est *problématique*: il génère inquiétudes et perplexité.

Non seulement le présent est-il problématique, mais *l'avenir est incertain*. Finie l'euphorie collective des années '70. L'avenir paraît fermé, surtout aux jeunes et aux plus démunis. Y aura-t-il seulement un avenir? Les futurologues comme Toffler dans son livre «*Choc du futur*» et Orwell dans son roman *1984* ne sont pas sans nous inquiéter. On ne s'est jamais tant intéressé aux cartomanciennes, à Nostradamus, à Malachie, à l'Apocalypse et à toutes espèces de révélations sur l'avenir du monde.

La conjoncture du présent problématique et de l'avenir incertain est source de peur, de perplexité, d'inquiétude, d'angoisses, d'insécurité. Que de dépressions, de névroses, de suicides. Au Québec, le nombre de suicides chez les jeunes est l'un des plus élevé du monde occidental. Entre le présent problématique et l'avenir incertain, il y a une béance qui est source de grande insécurité. C'est au creux de cette béance que les nouvelles religions vont se blottir. Des enquêtes ont montré que les situations d'échec, d'isolement, de rupture, de découragement, d'inquiétude rendent les individus très réceptifs aux messages des nouvelles religions. L'entrée dans une nouvelle religion initie un processus de sécurisation. Le nouvel adepte surmonte son inquiétude existentielle grâce à son appartenance à un groupe qui le soutient; il s'arrache au marasme d'une vie axée sur les valeurs de succès et de performance, grâce à des règles de vie qu'il observe scrupuleusement; il ne craint plus ni l'avenir, ni la mort. Le nouvel adepte a surmonté son insécurité; il paraît sûr de lui-même. Il est devenu capable de témoigner de son cheminement et de prendre position en toute situation.

### ***Le besoin d'identité***

Le troisième facteur déterminant dans l'apparition des nouvelles religions est en rapport avec le processus d'objectivation qui caractérise le monde contemporain. Dans son *Regain américain*, Charles Reich a dénoncé l'objectivation croissante de la société contemporaine. Le système colossal de l'État et de l'industrie a réduit l'individu à être un numéro ou un rouage de l'immense machine. Le sujet se sent aliéné, prisonnier du cycle infernal de la production et de la consommation. La vie s'est aplatie. L'être humain a perdu sa profondeur; il est devenu unidimensionnel: un numéro, un automate, une pièce de rechange ou une

carte d'identité. Il ne reste plus qu'à le dématérialiser complètement et à l'informatiser, à l'inscrire dans une banque de données.

À cette objectivation du système socio-économique, il faut ajouter celle de la science moderne dont le postulat de base est l'objectivité, c'est-à-dire la dissociation du sujet connaissant et de l'objet connu. Même dans la science de l'homme, le sujet humain, concret, conscient, spirituel et libre est oublié. Le sujet devient le résidu de l'objectivité scientifique. Dans ce monde d'objectivation, le sujet désespère d'exister. Aussi court-il après l'astrologie, l'alchimie et les autres «sciences ésotériques» qui se veulent des sciences du sujet.

En réaction à ce monde objectif, s'est développée toute une sensibilité narcissique où le moi devient la préoccupation principale. Entre d'une part l'objectivation aliénante de la société et de la culture scientifique, et d'autre part l'exaspération narcissique du moi qui veut se réaliser à tout prix, il y a une béance où éclatent un sentiment d'aliénation et une crise profonde de l'identité. C'est là que viennent nidifier les nouvelles religions qui sont des instances de personnalisation, des réponses au besoin d'identité. L'identité étant la résultante conjuguée d'une fonction sociale et d'une compréhension de soi, l'adhésion à un groupe religieux est de nature à jouer un rôle déterminant dans la constitution d'une nouvelle identité.

Le nouvel adepte se sent devenir quelqu'un. On l'entoure d'attention, de soins et d'amour. On lui confie de petites responsabilités; il est invité à prendre la parole. Oui vraiment, il est devenu quelqu'un. Dorénavant il est raélien, Témoin de Jehovah, Eckiste. Ses proches diront que le nouvel adepte a bien changé, qu'ils ne le reconnaissent plus, qu'il leur est devenu étranger ou encore qu'il a été programmé, manipulé psychiquement, alors qu'il est en train de s'approprier une nouvelle identité collective dans laquelle il cherche - maladroitement peut-être - à dire son «je».

Quant à savoir si les nouvelles religions répondent adéquatement aux triples besoins mentionnés ci-dessus, c'est là une grave question qui ne relève pas de notre propos. Qu'il nous suffise de retenir que les nouvelles religions ne sont pas des lubies superficielles, elles touchent l'individu jusque dans son fond. Aussi la question des nouvelles religions est-elle extrêmement sérieuse et les interpellations qu'elle lance à l'Église sont à prendre en grande considération.

## II - DÉFI ÉCCLESIAL

Le document romain intitulé *Le phénomène des sectes ou nouveaux mouvements religieux: défi pastoral* (3 mai 1986) considère les nouvelles religions moins comme un danger que comme un défi pour

l'Église. Selon le document ce défi revêt six formes principales: 1) revitaliser les communautés chrétiennes, 2) promouvoir l'éducation de la foi des adultes, 3) mettre l'accent sur la dimension «expérience» dans la foi, 4) se mettre résolument sur la voie de l'inculturation, 5) revoir les modèles classiques de liturgie et 6) repenser le leadership en promouvant la participation des laïcs.

Je crois, quant à moi, qu'au-delà de tous ces défis qui sont de type pastoral, il faut voir une interpellation plus fondamentale. Cette interpellation se situe au niveau de la forme même du christianisme et de sa fonction sociale. Dans la conjoncture actuelle, l'Église est invitée à apprendre ce que veut dire: «Suivre Jésus dans un monde séculier, pluraliste et profane». L'Église d'aujourd'hui est dans une situation semblable à celle de l'Église primitive qui a dû apprendre à suivre Jésus dans un hellénistique qui était totalement étranger aux Écritures et aux symboles du judaïsme. Nous sommes au Québec les premiers chrétiens de ce monde séculier et pluraliste. Nous avons un nouveau modèle de christianisme à inventer qui ait signification et pertinence dans la culture actuelle.

Au cours de l'histoire, le catholicisme d'ici a développé un modèle d'Église qui était en correspondance et en harmonie avec la société artisanale où elle était plantée. C'était, pourrait-on dire, une bonne Église de chrétiens. Elle a généralement bien rempli sa fonction de religion traditionnelle, malgré certains excès de dogmatisme et de cléricalisme.

Aujourd'hui, l'Église doit se transformer radicalement pour retrouver sa pertinence et sa signification pour un monde séculier post-moderne et pluraliste. Sa fonction sociale ne peut plus être de servir d'instrument de légitimation de l'ordre établi ni de fournir à la société un cadre interprétatif et normatif. Elle n'est plus l'instance autorisée, officiellement reconnue pour déterminer le sens ultime et pour indiquer la route à suivre.

### *Fonction critique*

L'Église ne peut retrouver sa signification sociale que si elle redéfinit en profondeur son rapport à la société. Dans la cité séculière, l'Église ne peut pas exercer la fonction de légitimation sociale et de définition du vrai et du faux, du bien et du mal. Comme principale tâche, elle devra dorénavant développer sa *fonction critique*. Cette fonction qui appartient à l'essence même du christianisme, s'est atrophiée dans le catholicisme traditionnel.

Cette fonction critique ne s'enracine pas dans la conviction que l'on possède la vérité, ni que l'Église ou le pape peut être infaillible, mais dans le fait que l'Église se situe dans une tension vivante entre un

souvenir et une attente: le souvenir de Jésus mort et ressuscité et l'attente du Règne à venir. Ce souvenir et cette attente décrivent l'horizon et le champ herméneutique où s'élabore la critique de l'Église.

Cette fonction critique doit d'abord s'exercer dans l'Église elle-même. Nous constatons que, dans une situation de chrétienté, l'Église développe de façon privilégiée sinon unilatérale le principe d'incarnation et son compagnon obligé, le principe sacramentel. Cela produit une hypertrophie du sacramentel et du structurel au détriment du pneumatique, du prophétique et de l'eschatologique. Il se produit alors une sorte d'identification *de fait*, de l'Église avec le Royaume, du dogme avec la vérité, de la chrétienté avec l'ordre divin, des lois ecclésiastiques avec la volonté de Dieu. La fonction critique introduit partout la *réserve eschatologique* qui démasque ces identifications extrêmement néfastes pour l'Église et la société et assure une distance permanente entre toute forme de christianisme et le Règne à venir. Appliquée à l'Église, la fonction critique conduit à redéfinir le rapport à la vérité.

Dirigée vers la société, la fonction critique de l'Église visera également à introduire la réserve eschatologique face aux réalisations profanes et séculières et face aux nouveaux modèles religieux. Dans la confusion morale et religieuse actuelle, où les valeurs vacillent et où les doctrines s'entrechoquent, il devient urgent que se développe la fonction critique de l'Église. À cause de la richesse de sa tradition spirituelle, elle pourra devenir un phare qui éclaire et non une police qui contrôle et condamne.

Cette critique ne doit pas venir d'en haut, d'une Église qui est au-dessus de la mêlée, qui possède toute la vérité, qui sait ce qui est vrai et bon pour les individus et pour la société. Elle ne doit pas soupçonner *a priori* tout ce qui n'est pas chrétien, catholique ou clérical. Elle ne doit ni juger, ni condamner, elle est appelée à être une instance de discrimination grâce à sa référence à l'événement-Jésus et au Règne à venir.

### ***L'inculturation***

L'Église ne peut exercer sa fonction critique dans la société que si elle s'inculture. Dans un monde de chrétienté, c'est l'Église qui inculque la société, qui imprègne de ses valeurs et de son savoir tous les domaines de la vie privée, familiale, socio-politique, intellectuelle, morale et artistique. Dans la cité séculière et pluraliste, c'est l'Église qui doit s'inculturer. Et cela va commander de sa part des changements radicaux dans ses structures, ses pratiques et sa manière de parler.

L'inculturation ne se réduit pas à déposer la soutane et à changer les chandelles de place. Elle suppose que l'on invente un nouveau dis-

cours théologique et moral, de nouvelles pratiques, de nouvelles approches pastorales et un nouveau mode d'évangélisation.

Je crois pour ma part que l'Église parle trop vite, le pape le premier. Avons-nous vraiment pris le temps d'écouter et de saisir ce qui se passe en profondeur? Que savons-nous vraiment de la culture et des valeurs des jeunes? Que savons-nous vraiment de la recherche qui se fait dans les nouvelles religions? Que savons-nous vraiment des pauvres ou des milieux où s'exprime la culture? En savons-nous plus que les scientifiques sur les questions de bioéthique, plus que les gens mariés sur le mariage, le divorce et la sexualité, plus que les femmes sur la question des femmes?

Tout le monde s'arroge le droit de prendre la parole sur toutes les questions. Les nouvelles religions sont des lieux où s'élaborent des réponses structurées et souvent simplistes aux interrogations de la société. Il ne doit pas en être ainsi de l'Église. Elle doit être consciente que la prise de parole dans un tel contexte est un acte périlleux et difficile. Le discours de l'Église, du pape en particulier, retrouvera sa crédibilité que s'il cesse de se prétendre infaillible sur toutes les questions. L'Église a beaucoup à apprendre, elle qui a toujours enseigné. Comme l'écrit S. Augustin dans sa lettre aux Manichéens, «que personne ne prétende avoir déjà découvert la vérité, mais cherchons-la ensemble; et nous ne pouvons la chercher avec amour et sérénité qui si nous n'avons pas l'audacieuse prétention de la posséder». Avec les hommes et les femmes de ce temps, avec les adeptes des autres religions, nouvelles ou anciennes, l'Église doit chercher la vérité. Elle qui avait fort bien développé ses structures d'enseignement, doit maintenant inventer des structures d'accueil, de dialogue, d'écoute.

L'Église d'ici a à apprendre à vivre le pluralisme. Dans une société pluraliste, on ne parle plus avec autorité, mais avec compétence, car on ne nous écoute plus parce que l'on est pape, évêque ou curé, mais parce que notre discours est fondé et pertinent, parce qu'il est senti comme vrai. Dans une situation de pluralisme, le discours de l'Église est un discours parmi tant d'autres. Ce discours ne sera crédible:

- 1) que s'il reflète l'Évangile et non le tout-cuit traditionnel;
- 2) qui s'il introduit partout la réserve eschatologique;
- 3) que s'il se laisse interpeller par les autres discours;
- 4) que s'il ne prétend pas être au-dessus des autres.

Dans la conjoncture pluraliste actuelle, la tâche primordiale des responsables de l'Église, c'est de développer une pastorale de l'intelligence qui ne procède ni par *monitum*, ni par *nihil obstat*, ni par les mises à l'index. Une pastorale de l'intelligence qui habilite les chrétiens au discernement spirituel, qui développe les *sensus fidei* et la liberté de conscience. Une pastorale de l'intelligence qui leur permette de sortir

de la confusion actuelle et de l'ébranlement causé par la multitude des discours. Une pastorale de l'intelligence qui les protège autant du scepticisme que du syncrétisme et de l'éclectisme. Une pastorale de l'intelligence qui leur fasse découvrir l'identité de leur foi tout en s'ouvrant à d'autres doctrines et pratiques religieuses. Une pastorale de l'intelligence qui leur permette d'habiter leur demeure spirituelle sans peur et sans complexe. ●

## PROCHAIN NUMÉRO

### ***L'Eucharistie et la paix***

*Le congrès eucharistique de Séoul:*

*un événement d'Église*

*En son corps, il a tué la haine*

*La paix, c'est quoi au juste?*

*Difficultés et risques de la paix*

*Artisans de paix ici*

YVON DAIGNEAULT

GUY LAPOINTE

MICHEL DION

PAUL-ANDRÉ COMEAU

MARTHE LAPIERRE